



ADMINISTRATION  
6, quai de la Guillotière, 6  
VENTE EN GROS  
1, rue de Jussieu, 1

SOMMAIRE :

La Taverne de la Tête-d'Or, par PIERRE LE GALLOIS.  
Le Cousin du Diable, par GONTRAN BORYS.  
Le Baiser de Judas, par VAN DER HANN.  
La Belle Nanette, par HORACE MAX.

ABONNEMENT :  
Un an . . . 8 francs  
Six mois . . 4 —  
Le Numéro : 10 c.

LES DRAMES LYONNAIS <sup>24</sup>

LA TAVERNE

De la Tête-d'Or

DEUXIÈME PARTIE

Les Chasseurs d'Eléphants

Huit jours durant, l'équipage du brick campa sur l'île Saltador, sans nouvelles aucunes du négociant couleur d'ébène, avec lequel on devait entrer en relations. Pendant ces huit jours, le capitaine Sans-Rire, pour essayer de dissimuler ou de tromper son inquiétude, parcourut l'é-

troite bande de terre sur laquelle ils étaient descendus, faisant une guerre acharnée aux rares animaux de ce point perdu dans l'immense océan. Mais à peine abattait-il de temps à autre, quelque oiseau de passage, quelque pingouin stupide, ce volatile paraissant être le seul habitant de l'île.

Quand aux marins, ils prenaient très facilement leur parti de ce séjour prolongé sur le plancher des vaches; insoucians et absolument confians dans l'infaillibilité de leur chef, tantôt ils se livraient au plaisir de la pêche, fructueuse sur ces côtes, tantôt ils s'allongeaient paresseusement, comme de vrais lazzaroni sous les mangliers de l'île ou à l'ombre des rochers, tantôt ils prenaient leurs ébats dans la mer, quand ils s'étaient bien assurés n'avoir rien à craindre des redoutables rôdeurs, comme le squala dont leur brick avait emprunté le nom.

Lucy, elle s'en donnait à cœur joie, de cette

liberté, dont la pauvre petite était sevrée pendant neuf mois de l'année, qu'elle passait sur le navire, entre le ciel et l'eau, n'ayant pour reposer sa vue, que les voiles et les vergues, où ne venaient parfois se reposer les mouettes et les hirondelles de mer. Les jouets de toutes sortes, les livres curieux remplis d'images ne lui manquaient pas. La petite cabine qu'elle occupait sous la dunette, entre celles du commandant et du docteur, en était encombrée, mais cela ne suffisait pas toujours pour chasser l'ennui de sa petite tête. Elle avait alors recours à la société du jeune Raca, dévoué à la jeune miss, comme un chien à son maître. Elle s'était à huit ans, constituée l'institutrice du jeune Malais qui, grâce à elle, parlait déjà fort bien l'Anglais.

Nous avons dit que Lucy de neurait neuf mois de l'année sur ce navire, cela est vrai, le *Requin* ne faisant de séjour prolongé dans les ports que trois mois par an. De mars au milieu d'avril, il séjournait en Europe, partie à Lisbonne, partie au Havre, partie à Plymouth ou à Liverpool. Dans ces escales, il chargeait les provisions nécessaires à l'équipage, puis les vins, les alcools, etc., à destination de l'Afrique; pendant les mois de décembre et janvier, le *Requin* visitait divers ports d'Amérique, notamment Santos du Brésil, Yorkstown de la Virginie, Charleston de la Caroline du Sud, où sir Charles trouvait facilement le placement d'une certaine marchandise, achetée sur les côtes d'Afrique, en échange des produits d'Europe. De cette marchandise on faisait, à cette époque, une forte consommation au Brésil et dans les Etats du Sud de la grande Confédération des Etats-Unis.

Pour pratiquer le commerce de l'article, dont ces contrées étaient avides, il fallait une certaine habileté et un courage à toute épreuve, car la chose était fort difficile depuis que certaines nations, comme l'Angleterre et la France s'étaient entendues pour empêcher ce négoce, qu'on nommait la traite des nègres. Ah ! malheur au négrier — ainsi se nommait les bâtiments affectés à ce genre d'opération — qui tombait sous les grappins d'un bâtiment de guerre Français ou Anglais. L'équipage était pendu sans rémission, le navire confisqué et les nègres rendus à la liberté.

Oui, sir Charles était tout simplement un négrier, et à ce commerce, lui et ses compagnons ramassaient force pécule, que dans un temps donné, ils se proposaient de manger en paix, en un coin quelconque du vaste Univers. Jusqu'à présent, grâce à la légèreté du bâtiment, à la vaillance et à l'habileté de son équipage et surtout du capitaine, le *Requin* avait navigué sans encombre.

Lucy était donc heureuse de ce séjour pro-

longé dans l'île, qu'elle parcourait dans tous les sens, tantôt avec son ami Raca, tantôt avec le docteur et le capitaine, qui pour un moment se déridait à la joie expansive de la jolie enfant. Mais bientôt les soucis reprenaient le dessus, et sa lunette à la main, il grimpait sur les rochers et scrutait fièvreusement tous les points de l'horizon.

Les inquiétudes du capitaine n'étaient pas sans fondement, car si son correspondant, évidemment empêché par une cause grave, ne pouvait venir au rendez-vous, il allait se trouver dans l'obligation, ayant des engagements à remplir vis-à-vis des colons de la Caroline, de relâcher dans des ports de la côte d'Afrique, et l'échange, dans ces ports, devenait de plus en plus difficile, de moins en moins fructueux. De plus, si le mouillage où était ancré son bâtiment en temps ordinaire était bon, il était fort dangereux en cas de tempête, et surtout en cas d'arrivée à l'improviste d'un bâtiment-gendarme. Le *Requin* serait pris là, comme un rat dans une souricière, et obligé ou de se rendre ou de combattre jusqu'à la mort.

Tout petit et fluet qu'était le brick du capitaine Sans-Rire, il était donc un véritable négrier capable d'arriver au moins un cent de moricauds, grâce à l'intelligente disposition de son entre-pont, consacré uniquement aux marchandises vivantes. Car la cuisine, la salle à manger, le dortoir des marins, tout cela était organisé sur le pont même, et abrité par des toiles à voiles. Lucy, le commandant et le docteur habitaient seuls dans l'entre-pont de la dunette.

Nous avons dit que l'entre-pont avait été fort intelligemment distribué. En effet, il ne renfermait pas moins de quatre-vingt-cabines ou cages; chacune de ces cages, fermée par une porte à clair-voie, permettant d'aérer l'appartement, et de passer au locataire le boire et le manger, avait cinquante centimètres de largeur sur un mètre de hauteur et un mètre cinquante de longueur; de sorte que les malheureux ne pouvaient se tenir qu'à genoux, assis ou accroupis.

Les femmes et les enfants occupaient une cabine unique, assez large et saine, celle des matelots, relégués sur le pont, sous la tente, quand le chargement était au complet.

Du reste, notre qualité d'historien impartial, nous oblige à reconnaître que le capitaine Sans-Rire, homme humain, autant que le comportait sa profession, négociant prudent et entendu, avait grand soin de sa cargaison d'ébène. Tous les jours, à moins d'impossibilité absolue, les nègres étaient conduits, à tour de rôle, dix par dix, sur le pont, où ils demeuraient une heure, entièrement libres de leurs mouvements. Nul matelot ne se serait permis vis-à-vis d'eux le

moindre acte de brutalité. De même qu'à bord, ils étaient tenus à la plus grande réserve, vis-à-vis des femmes ; le capitaine Sans-Rire ne badinait pas sur ce sujet.

## VII

LE ROI LOUPETSALE A L'ÎLE SALTADOR. — DEUX VIEILLES CONNAISSANCES. — ÉCHANGE DE MARCHANDISES ET DE BONS PROCÉDÉS. — UN CHARGEMENT D'ÉBÈNE.

Huit jours s'écoulèrent donc sans qu'on aperçut, aussi loin que la vue peut s'étendre, sur la surface de l'océan, la moindre pirogue, canot ou namsaquoise ; c'est pourquoi le capitaine avait donné à son équipage l'ordre de se préparer à regagner le bâtiment ; il était décidé à courir des bordées sur la côte, et en fin de compte, à descendre jusqu'au fleuve Orange, qu'il se proposait de remonter à quelques milles dans l'intérieur,

Cependant, le neuvième jour, deux heures environ après le lever du soleil, sir Charles qui, debout sur la pointe de la falaise, sondant selon sa coutume l'horizon de sa lorgnette, jeta un coup d'œil de joie. Il venait de distinguer quelques points noirs dans la direction de la côte, et son œil de marin ne pouvait s'abuser, ces points noirs étaient des pirogues.

Il descendit rapidement la pente rapide du coteau rocailleux et apparut soudain aux yeux de son équipage, qui devina facilement que son chef avait une bonne nouvelle à lui apprendre.

— Alerte ! cria-t-il, qu'on déjeune à la hâte et qu'on lève les tentes. Que la pinasse soit parée et armée, prête à lever l'ancre. D'ici trois heures nous aurons une visite, amie ou ennemie, je ne sais, mais en tous cas, tenons-nous prêts à les recevoir de notre mieux : Visitez vos armes, et que tout soit en état.

— Hourrah ! Hourrah ! cria l'équipage.

— Toi, Raca, continua le chef, prends le petit canot et rentre à bord, avec Lucy et ton fils Carlo — c'est le nom que l'enfant donnait à son compagnon de jeu — nous n'avons nul besoin de vous ici. Emmène également Léodec. Avec lui et les deux mousses tu disposeras le bâtiment pour un prompt appareillage si besoin était.

— Bien capitaine.

— Si ce sont des amis qui arrivent, comme la chose est probable, je te ferai le signal du pavillon et, levant les grappins tu approcheras aussi près que possible de l'embouchure du ruisseau, afin que nous puissions débarquer rapidement

les fûts d'alcool et autres marchandises, et embarquer notre cargaison. Nous avons perdu huit jours qu'il faut rattraper.

— C'est entendu, capitaine.

— Lucy, mon enfant, retourne à bord avec tes bons amis.

— Mais...

— Il le faut. Tu pourrais courir quelques dangers en demeurant ici. Et d'ailleurs continuait-il mentalement, il n'est pas nécessaire de la rendre témoin de notre façon de commercer. Va mon enfant.

— La petite miss fit un peu la moue, mais comme toujours, elle se laissa embrasser au front et obéit docilement.

Une heure après, on apercevait distinctement une véritable flottille de canots et de pirogues, chargés de nègres, se dirigeant rapidement vers l'île Saltador.

Les tentes furent levées et repliées sur le rivage, et les marins l'arme au pied, attendirent l'arrivée de leurs amis ou de leurs ennemis, dont le capitaine suivait tous les mouvements à l'aide de sa longue vue.

Persuadé bientôt qu'il avait affaire à son compère Loupetsalé, il fit au navire le signal convenu, et à la tête de ses marins, il s'avança vers le point de l'île, où devait se faire l'échange, du côté opposé au mouillage du *Requin*, tel avait été l'arrangement intervenu.

A peine arrivaient-ils, que deux grandes pirogues se détachaient du gros de la flottille, et pagaient vigoureusement vers le rivage, où elles débarquèrent le roi Loupetsalé et sa garde d'honneur, au-devant duquel sir Charles s'avança seul et sans armes, ce que voyant le chef noir, en fit autant, et bientôt les deux négociants s'abordèrent avec des témoignages non équivoques d'amitié et de confiance.

D'autres pirogues s'approchèrent alors du rivage, et débarquèrent une certaine quantité de provisions, de marchandises diverses, qui furent soigneusement déposées sur le rivage, et parmi elles, cinquantes dents d'éléphants de toute beauté.

Vinrent ensuite les nègres prisonniers, dont les mains étaient soigneusement attachées et qui, à part les femmes et les enfants, étaient accouplés deux à deux. Le docteur s'approcha, examina, ausculta, soigneusement chaque sujet et finalement accepta la cargaison tout entière. Il y avait là, soixante-douze hommes dans la force de l'âge, une vingtaine de négriillons de dix à quinze ans, autant de jeunes filles, et quatre femmes avec de tous jeunes enfants.

(A suivre)

LE

24

# COUSIN DU DIABLE

PREMIÈRE PARTIE

## Le Diable à Tournai

— Ça n'est pas ça ! objecta l'hôtelier, quoique, à vrai dire, Madeleine soit bien jeune encore pour... Mais, enfin, ce n'est pas ça qui m'exaspère.

— Qu'est-ce donc ?

— L'audace, l'effronterie de l'individu qui me l'a demandée.

— Et c'est ?

— Etienne Torterue, ni plus, ni moins ; Etienne Torterue, le cordonnier de la rue As-Poix.

— Lui..., s'écria Pluquet, qui se leva si brusquement qu'il renversa sa chaise.

— Lui-même. A-t-on jamais vu !... Un méchant savetier qui n'a ni sou, ni maille !... Un vaurien perdu de vices !... Un va-nu-pieds rongé de dettes !... Un renégat par-dessus le marché... car on prétend qu'il vient de se faire huguenot !

— Ah ! le brigand !... grondait Nicolas, les poings crispés... Je m'étais bien aperçu qu'il rôdait autour d'elle... mais, de là à supposer qu'il oserait... Corbœuf ! qu'il se tienne bien ! si jamais je le rencontre...

— Merci, mon jeune ami, merci, dit maître Cochefer en serrant la main du brasseur. Je vous sais gré de cette chaude indignation...

Nicolas devint pourpre.

— N'est-elle pas bien naturelle ? balbutia-t-il. Une pareille proposition... à vous !... venant d'un pareil homme ! Mais c'est une dérision... une vraie moquerie !... Que dis-je, presque une insulte !

— Telle a été mon impression.

— Et vous n'avez pas assommé Torterue à coups de canne ?

— Si fait... c'est-à-dire j'y ai songé ; mais je me suis retenu.

— Hé ! mille diables ! vous n'auriez pas dû vous retenir.

— Il est vrai. Mais je me suis rappelé à temps que ce drôle est très vigoureux, qu'il ne respecte personne, et que, peut-être, il ne se laisserait pas faire.

— Ah ! gronda le brasseur en grinçant des dents, que n'étais-je là !

— Oui, que n'étiez-vous là, mon excellent ami ! Au reste, soyez tranquille, Etienne Torterue a son affaire.

— Ah !

— Je lui ai rivé son clou.

— A la bonne heure.

— Mon cher garçon, lui ai-je dit en souriant...

— Comment, morbleu ! en souriant ?

— Avec mépris, bien entendu. Mon cher garçon... faudra voir...

— Comment, mille tonnerres ! il faudra voir ?

— Attendez-donc : il faudra voir Mme la comtesse de Thun. Vous savez que depuis la mort de mon défunt frère Landry, cette noble dame s'est chargée de l'avenir de Madeleine. Adressez-vous à elle ; selon ce qu'elle décidera, j'obéirai.

— Et voilà tout ? s'écria Pluquet furieux.

— Oui.

— C'est là ce que vous appelez lui avoir rivé son clou ?

— Certainement, ricana Jean-Baptiste. La comtesse est espagnole et, partant, fervente catholique. Ne prévoyez-vous pas sa réponse ?

— Mais, malheureux ! exclama le brasseur, le comte Godefroy, son mari, penche pour la réforme !

— Allons donc ! fit maître Cochefer ébahi ! Quoi ! Ce Seigneur si aimé, si populaire, donnerait dans ces abominables nouveautés ?

— Pourquoi pas ? dit alors Guillaume. J'y donne bien, moi.

— Vous, doyen !

— Oui, jusqu'à un certain point. Les réformés ont du bon.

Maître Cochefer laissa tomber sa fourchette.

— Vous aussi, exclama-t-il, vous, infesté d'hérésie ! Corne-de-cerf ! c'est donc la fin du monde !

— Là, là..., ne nous fâchons pas, mon voisin. Bon catholique je suis et bon catholique je resterai, s'il plaît à Dieu. Ce qui ne m'empêche pas d'approuver les réformés quand ils demandent la liberté de conscience, comme nous demandons, nous, la liberté du territoire.

— Parlez pour vous, s'il vous plaît !

— Je parle pour moi et pour la majorité du pays.

— Le prêche ! dit amèrement l'hôtelier, voilà les résultats du prêche ! Car on m'a dit que vous y alliez souvent, jadis, mon voisin, lorsque les deux premiers prédicants nous arrivèrent de Genève.

— Je ne m'en suis jamais caché, répliqua Guillaume. J'aime à m'instruire.

— Bien ! bien ! bien !... ricana maître Cochefer. C'est ainsi que l'on glisse insensiblement de

la curiosité dans l'hérésie, de l'hérésie dans la rébellion, et de la rébellion...

— Dans la pendaison ! acheva le meunier en riant.

Quant à Nicolas Pluquet, il se donnait au diable de bon cœur. La conversation avait changé de terrain, il voyait Jean-Baptiste s'animer et s'irriter peu à peu. Y avait-il un sort contre lui, décidément ?

Il posa ses coudes sur la table.

— En résumé, dit-il, sommes-nous ici pour festoyer ou bien parler politique ? Mon vin n'est pourtant pas éventé, que je sache, et la cuisine de Jacotte a une certaine réputation.

Leubert le comprit à demi-mot.

— Nick a raison, s'écria-t-il. Holà ! hé ! Jean-Baptiste, noyons nos opinions dans les cruches. Au plat, morbleu ! au plat !

L'hôtelier du Pot-d'Étain ne demandait pas mieux, car Jacotte s'était surpassée. Deux petits lets gras, une pièce de bœuf rôti, une épaule de mouton nageant dans une sauce au piment, un magnifique pâté de venaison... Je vous le demande, est-il indignation qui tienne contre de semblables perspectives !

Au plat donc. Vive la chair exquise et le vin vieux. Maître Cochefer se reprit à besogner gravement. Ses narines bulbeuses s'élargirent. Sur son crâne apaisé, de nouvelles couches vermeilles s'accumulèrent.

Et là-bas, au fond de la salle, Denis, en ses habits de fête, chuchotta dans l'oreille de la Jacotte endimanchée :

— Que je sois brûlé comme un païen si cette vieille futaille n'est pleine d'ici à un quart d'heure !

A parler franc, maître Cochefer se grisait. Son masque enflammé, sérieux et grotesque tout ensemble, servait de repoussoir au profil spirituel de Nicolas, à la tête énergique du doyen, fauve et rêveur comme un lion au repos.

Mais quelle santé !... mais quel sotennel entraîné. Sa voix fluette moutait d'une octave entre chaque bouteille ; il buvait et bavardait à la fois, l'excellent homme, secouant les oreilles, clignant de l'œil et délaçant une à une les aiguillettes de son pourpoint.

— Mes amis, mes chers amis ! s'écria-t-il enfin, — gaudissant, repu et légèrement ébriolé, — foin des soucis ! Mangeons dur et buvons sec. Il fait chaud dehors et frais ici. Soyons gais. La vie est courte. Amusez-vous, riez, chantez. Nicolas, mon garçon ! pourquoi cette mine longue d'une aune. Corne-de-cerf, n'êtes-vous pas à plaindre. Joyeux logis ! jeunesse et bon vin ; que vous manque-t-il ?

— Une femme !... argua laconiquement Guillaume.

— Une bonne femme, appuya Jacotte.

— Une jeune et jolie femme !!!... amplifia l'apprenti.

Nicolas faillit se trouver mal. Le combat s'engageait. On ne l'avait pas prévenu avant de briser les vitres. Il invoqua tout bas la Providence et ramassa sous la table sa fourchette qui était tombée.

— La peste !... quel échec, reprit Jean-Baptiste étonné, Une femme, avez-vous dit ? Vous voulez prendre femme ? O mon jeune ami, vous me faites dresser les cheveux sur la tête !

Ceci était une pure métaphore. Aucune végétation pileuse n'ombrageait le crâne rose et poli de Jean-Baptiste.

— Une femme, continua-t-il, c'est du tracas, du servage et des enfants braillards. Serviteur. Mère Cochefer est en paradis, je l'espère, du moins. Mais, croyez-moi, ami Pluquet, restez célibataire... et versez-moi ample rasade de ce vin bourguignon.

Le brasseur obéit. C'était le moment ou jamais de perpétrer un discours.

— Cher maître, balbutia-t-il, en tremblant si fort que le goulot de la fiole choquait par saccades le gobelet de Jean-Baptiste ; cher maître... hum !... certainement, je dois vous avouer...

Il ne put en articuler davantage.

— Allons ! se dit Guillaume, il n'en sortira jamais si je ne m'en mêle.

— Va... va donc, lui dit le brasseur à demi-voix.

Leubert se pencha vers le bonhomme.

— Voisin, en deux mots, voici la chose : imaginez-vous que ça dure depuis six mois. Vous vous rappelez, n'est-ce pas, quand on a baptisé ma fille Odette à Notre-Dame ? La marraine était Madeleine, et le parrain Nicolas, que voici blanc comme un cierge...

Soit que cet exorde lui déplût, soit pour toute autre cause, maître Cochefer tourna brusquement le dos au meunier.

Le cœur de Nicolas galopait !

— Eh bien ! compère, poursuivit Guillaume sans se formaliser de l'attitude incivile du vieillard, — eh bien ! ce jour-là, Nicolas et Madeleine ont découvert qu'ils s'aimaient. Il a vingt-deux ans, elle en a dix-sept... Mariez-les, Jean-Baptiste, je paierai les violons.

Un silence profond suivit cette brève harangue.

LE

23

# BAISER DE JUDAS

(SUITE)

II

LA DEMEURE DE FRANZ VASVARY ET SES HABITANTS. — UN PROSCRIT. — POLONAIS ET HONGROIS. — EN CHASSE.

Tout à l'extrémité nord du bourg, sur le flanc de la colline adossée elle-même à la chaîne immense des Karpathes, était une maison de modeste apparence, paraissant appartenir à des artisans aisés.

Cette maison était en effet habitée par Friedrich Vasvary, le plus habile constructeur de radeaux de vingt lieues à la ronde. Les sapins abattus sur la montagne étaient amenés, ou plutôt traînés par des bœufs accouplés, jusqu'à la rivière, où Friedrich en formait des radeaux qu'il descendait jusqu'au Danube. Il était beau de voir le robuste hongrois, semblable au Milon antique, se prendre corps à corps avec les arbres gigantesques de la vieille forêt, les terrasser et les lier comme des géants prisonniers.

Avec Friedrich, habitaient son père Franz Vasvary et sa sœur la gentille Thérèse que nous avons vue traverser la foule, qui la saluait avec amitié et respect. C'est que Thérèse n'était pas seulement belle, de la beauté des anges qu'on adore à deux genoux, belle avec ses grands yeux d'un bleu sombre éclairant son visage aux tons mats, encadré de longues tresses blondes, elle était aussi courageuse que bonne.

La maison de Franz Vasvary avait un étage. Elle formait quatre pièces : deux au rez-de-chaussée, la cuisine et la salle à manger, deux à l'étage, la chambre du père et du fils et celle de Thérèse. Deux portes donnaient accès dans la maison : une, qui s'ouvrait sur la grande rue du village, l'autre à l'opposé sur un jardinet auquel faisait suite une sorte de hangard abritant, les engins et outils nécessaires à la profession de Friedrich.

A côté de la porte donnant sur le chemin il y avait un banc sur lequel était assis en ce moment un homme encore jeune, mais qu'un accident avait

privé de la vue et vieilli avant l'âge. Dans un terrible incendie, où avait péri sa pauvre femme, et d'où il avait sauvé ses deux enfants, Franz Vasvary avait perdu la vue et failli périr en s'y précipitant de nouveau pour y chercher sa malheureuse compagne.

Franz Vasvary était certainement de la race des vaillants et des forts, sa haute taille courbée témoignait encore d'une force peu commune et son visage était empreint d'une dignité imposante, dignité qui se remarquait également sur celui de ses enfants, dont la noblesse naturelle n'était nullement amoindrie par la simplicité du costume.

Qu'était réellement ce vieillard ? Nul ne le savait dans le pays, pas même les enfants. Il était arrivé à Barken, quinze années avant l'époque où nous sommes, avec une femme qui paraissait malade, un petit garçon de huit ans et une petite fille de trois. Sa fortune était des plus modestes paraît-ils car il loua ses bras robustes aux bateliers et radeleurs pour élever ses enfants.

Peu à peu grâce à une volonté énergique et à une rare puissance musculaire, Franz voyait l'aisance arriver peu à peu dans son ménage quand survint l'incendie de sa pauvre demeure où périt sa compagne et où il perdit la vue.

Son désespoir fut grand, mais les enfants étaient là, les enfants le soutenait, le caressant et il accepta son malheur auquel tout le monde pris part dans le pays et par des encouragements et par un aide effectif.

Friedrich avait alors quinze ans. Il décida qu'il remplacerait son père et il le fit. De sorte que cinq années après le terrible événement le jeune Vasvary était devenu, comme nous l'avons dit, le meilleur radeleur de la contrée. La maison qu'ils habitaient leur appartenait, ayant été achetée avec le prix d'un riche diamant de famille, le seul qui restât au vieux Vasvary. Il avait cependant encore au doigt un anneau d'or sur lequel était gravé une légende bizarre : une hache et une faux en croix, surmontées d'une couronne d'épine.

Tels étaient quelques uns des principaux personnages de notre dramatique récit.

A l'approche des jeunes gens, le vieillard releva son front courbé, il avait reconnu son fils. Celui-ci pressa de ses lèvres le front de son père et pénétra vivement dans la demeure.

Un étranger était debout, tête nue, près du foyer, dont la flamme éclairait son visage.

Le défiant Hongrois put donc l'examiner à son aise.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ. Grands, mince, brun, à la lèvre fière estampée d'une fine moustache noire. Sa tournure était distinguée, ses mains et ses pieds étaient d'une finesse remarquable.

Il tenait à la main une carabine anglaise à longue portée et à ses épaules était suspendu un carnelin de peau de chamois.

— Je suis Polonais, dit l'étranger d'une voix ferme. Je fuis mon pays. Proscrit, l'on m'a adressé à vous comme au plus brave et au plus généreux du pays !

Appuyé sur son fusil, il interrogeait avec anxiété la figure de Friedrich qui, ayant détaillé d'un coup d'œil rapide le front haut du Polonais, son regard franc et fier, s'avança et lui tendit une main que le Polonais saisit avec empressement.

— Magyar, nous sommes frères par la nation et les sentiments, notre cause est commune. Demeurez sous ce toit, séchez vos vêtements, et après avoir pris quelque nourriture, vous pourrez aller vous reposer.

— Bien mon fils, dit le vieillard qui entra au bras de sa fille.

— Vous ne répondez rien, interrogea le hongrois.

Alors il vit deux larmes couler lentement sur les joues de l'étranger, qui répondit d'une voix altérée :

— Merci, Magyar; mais je ne puis accepter. Mon devoir et mon cœur m'appellent ailleurs ! Et comme Friedrich l'interrogeait du regard :

— Oui, continua-t-il, je dois tout vous dire. Je me nomme Auguste Dembinski, j'ai quitté la Pologne avec ma sœur, dont mon père m'avait confié la garde. Un fatal accident nous a séparés dans la forêt. Désespérant de la trouver seul, je suis venu chercher un guide et un compagnon, ayant juré de ne prendre ni repos ni nourriture avant d'avoir retrouvé ma chère Léa.

Sans rien dire, Friedrich détacha sa carabine appendue à la cheminée et, faisant entendre un sifflement aigu, sortit de la cabane avec Auguste, et immédiatement suivi de deux dogues énormes accourus à l'appel de leur maître.

Ils marchèrent rapidement pendant quelques instants sans qu'un seul mot s'échappa de leurs lèvres. Le silence de l'atmosphère n'était interrompu que par le bruit de leurs pas, les lointains hurlements des loups et le cri funèbre des orfraies.

Ils atteignirent promptement le sommet de la colline, derrière laquelle s'ouvrait une gorge profonde entre deux montagnes, boisées de la base au faite.

La gorge fut franchie en quelques minutes, et bientôt la ligne sombre de la forêt se déroula devant eux comme une muraille infranchissable.

La nuit devenait de plus en plus épaisse et froide, mais le chasseur hongrois connaissait trop bien le pays, et leur marche n'en était pas moins rapide.

Arrivés à la lisière de la forêt. Friedrich s'arrêta.

— Il s'agit maintenant, dit-il, de marcher sûrement. Êtes-vous arrivé en droite ligne de la Pologne ?

— Je le crois.

— Reconnaissez-vous les lieux ?

— Oui, j'ai remarqué en venant ce sapin renversé par la foudre.

Et il désignait du doigt un arbre labouré d'une longue raie noire.

— N'avez-vous sur vous rien de ce qui a appartenu à votre sœur ?

— Assurément, j'ai ce mouchoir qui a servi à envelopper mon bras blessé. Et il offrit le mouchoir à Friedrich.

Celui-ci le prenant, siffla ses chiens, leur fit flairer l'objet, et les voyant prendre leur course, fit signe à son compagnon de les suivre. La course recommença.

Un loup énorme sortit à côté d'eux du fourré, mais à la vue des chiens, il rentra vivement, et Friedrich ne jugea pas à propos de le suivre. Au contraire, il pressa davantage la marche.

De temps en temps, il tirait d'un petit cor suspendu à sa ceinture des sons retentissants.

Alors, pour distraire son compagnon, le Hongrois se mit à raconter ses efforts pour éclairer les paysans et les ouvriers, pour retracer à leur souvenir l'histoire de la patrie, dont son père avait cessé de l'entretenir, appelant son attention sur les luttes entre seigneurs et paysans, entre la Hongrie et l'Autriche, les combats formidables engagés par Franz Rakoczy pour délivrer sa patrie du joug de l'étranger.

— Franz Rakocsy, le roi des Kurucz, était un héros, dit le Polonais en saluant ce grand nom.

Friedrich, continuant, relata ses espérances pour l'avenir, ses projets, car il se croyait appelé par je ne sais quelle voix secrète, à délivrer ses compatriotes.

À ces paroles, le jeune Polonais sourit d'un sourire triste et contraint. Il secouait parfois la tête d'un air de doute et de découragement.

— Pourquoi douter, s'écriait le Hongrois ? N'avons-nous plus rien au cœur de ce qu'avaient nos ancêtres ? D'ailleurs les circonstances sont favorables; la France, la grande nation, vient de déchaîner sur l'Europe le génie de la Révolution.

— Hélas !

— Vous n'espérez donc plus ?

— Si, combattre et mourir.

— Mais la Liberté ?

— Elle est bien en danger.

(A suivre)

LA

24

# BELLE NANETTE

(SUITE)

Ne rencontrant que le vide, elle se souvint et, se dressant sur son lit, elle se mit à pleurer, en murmurant, comme la veille :

— Ah ! mon Dieu, que vais-je devenir.

Alors elle se hâta de s'habiller.

Il était temps. Grand-Pierre entra.

— Que veux-tu ? lui cria-t-elle d'une voix irritée, coupée par les sanglots. Que viens-tu faire ici, maintenant que suis seule... Que Nanette est partie. O ma chère et bonne sœur.

— Partie, Nannette ! Exclama Grand Pierre.

— Oui, Le père la battue... bien fort. Il voulait la tuer... Et c'est toi qui en est cause. Vas-t-en ! Vas-t-en ! Tu me fais horreur.

A cette nouvelle le galant tomba sur une chaise en versant un torrent de larmes.

— Ta douleur, Pierre, ne me rendra pas ma Nanette dont tu m'as privée ; tu m'as condamnée à la solitude et elle peut-être au malheur. Vas-t-en te dis-je.

Grand Pierre se leva, jeta un regard désolé dans la chambre, puis sortit à pas lents et la tête basse.

L'enfant se mit alors à avancer de son mieux la besogne de la maison, que naguère elle partageait avec sa chère Nanette, laquelle lui en épargnait la plus grosse part.

Cependant ce dur travail eut cela de bon qu'il fut pour elle une puissante distraction, car le corps se fatiguant l'esprit se reposa.

Pendant ce temps là le vieux morvandiaux s'en allait à Autun avec son fieu Yaude. Tous deux portant leur charge de gibier : lièvres et lapins. Il avaient chacun cinq pièces dissimulées dans deux hottées de pommes de terre.

Arrivés à quelque distance de la ville, ils cachèrent leurs hottes derrière un buisson, et le père pénétra seul, les mains pendantes, et son bâton à la main comme un innocent campagnard ; aussi passa-t-il sans encombre.

Quelques instants après, Yaude, qui était assis sur le bord d'un fossé, gardant de loin leur chasse, vit venir à lui une voiture élégante, où se trouvaient un monsieur et une dame.

Ceux-ci s'arrêtèrent près du jeune homme.

— Voici de la main de votre père, dirent-ils, et ils présentèrent une carte sur laquelle était inscrit, de la part du père : « Bon pour trois lapins et deux lièvres. »

Ce qu'il remit aux acheteurs, qui rentrèrent en ville par une autre porte.

Ce fut ensuite le tour d'un prétendu militaire qui entra en ville avec deux pièces dans son sac.

Puis, un soi-disant jardinier qui plaça la dernière pièce dans le double fond de sa brouette qu'il paraissait conduire à vide.

Le fieu rejoignit alors son père. Ils avaient gagné cinquante francs. Aussi le vieux était-il rayonnant.

— Nous allons bien déjeuner, Yaude, dit-il, après cela tu pourras te promener et moi j'irai chercher cette coquine. Nous nous retrouverons à la porte une heure avant la nuit.

Le père Champion s'en fut aussitôt chez le cousin Seurre, où avait effectivement couché la Nanette, laquelle leur avait raconté, le rouge au front, la conduite du père. Le cousin lui avait dit, en la conduisant à la route, et grossissant d'un écu son petit boursicot : « Va, ma fille, sois sage comme ta mère, et tu réussiras. Je verrai le Champion, et sens lui dire où tu vas, car tu ne peut rester à Autun, je tâcherai d'arranger les affaires. »

— Bonjour cousin, fit le vieux morvandiaux, en entrant et en jetant un regard investigateur autour de lui. Où est donc le cousin Seurre ?

— Au marché, cousin, mais elle ne peut tarder à rentrer. Essayez-vous donc là, et buvons un coup. Vous me direz, en trinquant, quel sujet vous amène.

— Quel sujet ! dit le Champion, en élevant la voix. Vous le savez bien.

— Moi ! reprit le cousin, en jouant parfaitement la surprise. Comment puis-je savoir ? Vous venez vendre du gibier, sans doute, mais je ne suis pas assez riche pour en acheter.

— Ce n'est pas cela. Où est la Nanette ?

— La Nanette !!!

— Oui, elle est venue ici.

— Vous êtes fou, cousin, expliquez-moi ce dont il s'agit.

Alors, sans chercher à pallier ses violences, qu'il croyait fort légitimes, l'irascible vieillard raconta les causes du départ de sa fille.

— Vous avez tort, grand tort, père Champion, plaise à Dieu que vous ne soyez point cause du malheur de votre enfant.

— Moi tort !

— Certainement, dit sévèrement le cousin. Vous aviez en Nanette, une ménagère précieuse, une vaillante et noble enfant, qu'il fallait aimer et respecter surtout. Au lieu de cela, vous l'avez tenue à l'attache comme un chien. Vous avez éloigné l'affection par la crainte, éloigné la crainte elle-même par l'abus que vous en avez fait. Qui sème la brutalité, récolte le mépris et la révolte. J'ai dit.

— N'ai-je pas été un père pour mes enfants? Ont-ils manqué de quoique ce soit?

— C'est possible, mais ce que vous ne dites pas, c'est qu'ils gagnent eux-mêmes largement leur existence. Voyez-vous, cousin, les enfants sont ce qu'on les fait. La faiblesse les rend insolents et vicieux, la dureté en fait des ennemis. Allez! ne vous en prenez qu'à vous. En semant du sarrazin vous ne pouviez vous attendre à récolter du pur froment.

— Comment! Les enfants ne doivent-ils pas obéissance aux parents?

— Dans la mesure de la justice.

— Je n'ai pas le droit de les marier à mon gré?

— Non, vous pouvez éclairer leur choix, vous y opposer, dans la limite que prescrit la loi, mais les forcer à un choix quelconque, vous ne le pouvez pas. Maintenant, si la pauvre enfant si honnête succombe à la tentation, d'autant plus active que la chère petite est plus belle, malheur sur vous, père Champion.

Le vieux morvandiaux se leva irrité, en criant :

— Vous approuvez la gueuse qui a fui le toit paternel.

— Voulez-vous qu'elle restât, au risque d'être tuée par vous ou violée par le misérable à qui vous la livriez, dit enfin le cousin Seurre, en élevant la voix à son tour.

— Ah! je savais bien! Elle est ici.

— Cherchez-là.

— Je la ferai chercher par le procureur du roi.

— Faites!

Aussitôt qu'il fut sorti, le cousin alla trouver lui-même le magistrat et lui raconta tout au long l'histoire de la belle Nanette, et le procureur, qui savait que M. Seurre était un homme fort estimable, l'écouta avec la plus grande attention. Puis il l'assura que le mauvais père serait convenablement éconduit.

Quand le vieux morvandiaux se présenta dans le cabinet du magistrat, celui-ci lui enjoignit de lui raconter son affaire dans tous ses détails.

— Ce n'est pas tout, dit le magistrat, quand le père crut avoir fini.

— Si, Monsieur!

— Vous ne dites pas que vous avez failli tuer votre enfant et que vous aviez peut-être l'intention de le faire, répliqua sévèrement le représentant de la loi. Vous ne dites pas que vous vouliez la livrer, vous le père, aux entreprises d'un audacieux coquin. Vous êtes passible des peines portées contre les parents qui maltraitent leurs enfants et contre ceux qui les poussent à la débauche. Soyez heureux que je ne vous fasse pas arrêter. Allez!

Qui fut penaud?

## XXXV

Nous avons laissé la jeune Mariette s'occupant de la besogne de la maison.

Ses petites mains se hâtèrent de servir aux porcs et aux volailles de grandes jattes de pâtée qu'elle avait elle-même préparées. Elle dut s'y prendre à plusieurs fois pour retourner et faire seule ces immenses lits qui, dans beaucoup de campagnes encore, sont l'ornement unique de vastes chambres nues.

Puis vinrent d'autres travaux, la fabrication des fromages que Nanette et elle faisaient avec le lait de deux chèvres, qu'elles élevaient avec beaucoup de soin et conduisaient souvent brouter sur les rochers, tout en causant ensemble. C'était une occasion de promenade.

Quand elle eut fini, elle grignota du bout des dents — elle avait le cœur trop gros pour manger avec appétit — un morceau de pain et quelques fruits conservés; puis, un peu craintive de sa nature, elle alla pousser les verrous des deux portes et s'assit près de la fenêtre, s'occupant, bien que ce fut dimanche, à raccomoder les effets des hommes.

Elle pensa bien un instant à aller à la forêt, mais elle n'osa pas et elle ne pouvait demeurer au jardin que le soleil brûlait, à ce moment de ses rayons.

Longtemps elle travailla ainsi sans lever la tête, plongée dans de tristes pensées, jetant de temps à autres les yeux sur cette chaise, en face d'elle où, chaque jour, elle voyait sa bonne sœur.

Soudain, il lui sembla que quelque'un ou quelque chose venait obstruer la lumière qu'elle recevait de la large croisée.

Levant le front, elle poussa un cri en apercevant un grand gaillard qui, le chapeau rabattu, paraissait examiner l'intérieur de la maison. Se rassurant, toutefois, puisqu'elle avait poussé les verrous, elle regarda attentivement le campagnard qui, satisfait sans doute de son examen, se découvrit.

Le premier cri de Mariette avait été un cri d'effroi, le second fut un cri de joie. — Elle avait reconnu son ami Louis.

S'élançant à la porte et l'ouvrant, fut, pour elle, l'affaire d'une seconde, et heureuse, rougissante, elle tendit la main au bienvenu, en disant :

— Entrez sans crainte, Monsieur Louis, je suis seule. Et monsieur Georges?

Le jeune homme considéra cette pâle figure, dont les yeux, encore noyés de larmes, lui souriaient naïvement. Et, attirant à lui l'enfant qui se laissa faire, il l'embrassa au front en lui disant :

— Georges n'est pas avec moi. Il est avec Nanette.

— Avec Nanette ! dit-elle en frappant dans ses petites mains.

— Oui, et c'est le baiser de votre sœur que je vous apporte.

L'enfant, saisissant les mains du jeune homme, les pressait, les mouillait de larmes; c'étaient des larmes de joie.

— Tenez, asseyez-vous là, en face de moi, à la place où s'asséyait ma sœur lui dit-elle

Le jeune homme obéit et raconta comment ils avaient rencontré Nanette.

— Et vous êtes venu, vous, pour me consoler. Que vous êtes bon !

Comme obéissant à une pensée secrète, à un instinct involontaire, elle se pencha sur le jeune bourguignon, appuya sa belle tête sur cette épaule amie et le regarda les yeux à demi-clos, pendant qu'il lui disait :

— Je suis venu, douce et charmante Mariette, pour vous dire : « Maintenant que votre sœur est heureuse et tranquille, soyez calme et confiante. Il y a quelqu'un qui vous est dévoué autant qu'on peut l'être en ce monde; quelqu'un qui ne voit nulle jeune fille plus belle et meilleure que vous; quelqu'un qui sera pour vous le plus tendre des frères, le plus respectueux des amis. »

Les larmes de la jolie enfant s'étaient tariées aux accents de cette voix douée d'une tendre persuasion. Relevant sa belle tête appuyée à l'épaule de son ami, elle le regarda bien en face de ses beaux yeux d'azur devenus calmes et souriants.

La vivacité des sentiments si puissante chez les jeunes et nerveuses organisations, avait emporté, en un instant, les tristes souvenirs, les sombres appréhensions. Comme un vif rayon de soleil, après une abondante pluie, ramène l'éclat du jour, de même son sourire, le doux éclat de ses yeux illuminaient d'un gai reflet le joli visage de la jeune morvandelle.

— Ma sœur est heureuse, dit-elle en joignant les mains, et moi aussi, bien heureuse. Votre présence me rend tout ce que j'avais perdu. Vous êtes si bon et vous m'aimez, n'est-ce pas ?

— Oui, fit-il doucement.

(A suivre.)

Le N° 25 du CONTEUR GAULOIS sera mis en vente Jeudi 11 août.

Le Gérant, H. ALBERT.

Lyon. — Imp. H. ALBERT, quai de la Guillotière, 6

# CRÉDIT PROVINCIAL

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 5,000,000 FRANCS

Siège social : 7, RUE DROUOT, 7, PARIS

## AGENCE DE LYON

35, Rue de la Bourse, 35

LA SOCIÉTÉ BONIFIE ACTUELLEMENT :

3 0/0 pour les Dépôts à vue.

4 1/2 à six mois.

5 0/0 à un an et au-delà.

Exécution de tous ordres de Bourse.

# BANQUE DE LYON ET DE LA LOIRE

Société anonyme. — Capital social : 25 Millions

SIÈGE SOCIAL

Lyon, 2, Rue de la République.

Païement de Coupons. — Ordres de Bourse. — Avances sur Titres. — Dépôts de Titres.

## DÉPÔTS D'ARGENT

1 1/2 0/0 à VUE.

2 1/2 0/0 à SIX mois.

3 1/2 0/0 à un an.

4 1/2 0/0 à DEUX ans.

5 0/0 0/0 à TROIS ans et au-dessus.

# CRÉDIT DE FRANCE

ANCIENNE

Société Générale française de Crédit

LYON — 1, RUE DE LA RÉPUBLIQUE, 1 — LYON

Paie dès à présent le Coupon

**RENTE ITALIENNE 5 0/0**

et garantit les Risques de route

Dépuratif du sang et des humeurs, Sirop de Bochet du Serpent, 32, rue Lanterne.

**SOCIÉTÉ**  
des  
**COUPONS COMMERCIAUX**

Succursale de Lyon  
4, rue de la République

**BONS D'ÉPARGNE**

Pour 50 centimes la Société des Coupons commerciaux délivre un Bon d'Épargne remboursable à 100 fr. par voie de tirage semestriel.

Ces bons n'exigent qu'un versement annuel de 19 centimes ou 4 francs en coupons commerciaux.

Si la chance vous favorise vous pouvez être remboursé à 100 fr., tout en n'ayant fait qu'un versement très minime.

Pour tous les renseignements et prospectus, s'adresser à la succursale de Lyon :

7, rue de l'Hôtel-de-Ville.

**Grands Magasins de  
CHAUSSURES**

**A LA RENOMMÉE**

44 — rue de la République — 44

ANGLE DE LA RUE CHILDEBERT

Chaussures en tous genres pour HOMM S, DAMES et ENFANTS  
Chaussures de CHASSE, de TRAVAIL, de LUXE et de SOIRÉES, vendue à des prix extrêmement bas, on répare GRATUITEMENT tout ce qui manque par la couture.

*Maison connue pour vendre plus solide et meilleur marché  
De tout Lyon*

**La Maison n'a pas de succursale**

**AUX MÉDAILLES**

Ru d la République, 74 et 76, Lyon

MAGASINS  
DE  
CHAUSSURES  
LES PLUS  
vastes de France



J.-C. SIMIAN  
FABRICANT  
MAISON

ASSORTIMENTS IMMENSES POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS  
Succursale à Saint-Etienne, rue Saint-Louis, 12

**MACHINES**

à coudre

DE TOUS SYSTÈMES

SEUL DÉPOT  
pour la France  
DE LA

Machine à trois Points



MACHINES  
à piquer et à piquer  
SUR DESSIN  
pour la Broderie

56, RUE CENTRALE, LYON

**CAFARDS** Punaises, puces, mouches, hartes, fourmis, etc. Destruction infaillible. Pour éviter la falsification, détail à la fab. J. Courcy chim., rue Montbello, 4, même maison, 7, du cours de Broasses, près du pont de la Guillotière. 7675. — 28 août.

**SOMBRICO-MOUSSEUX**

Boisson végétale perfectionnée remplaçant le vins dans les repas; chez Antoine LESTRA, pharmacien-droguiste, Lyon, rue Lanterne, 26 : Au Dragon. 5776.

**BANQUE DE PRÊTS**

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 100, fait des avances quelle qu'en soit la somme, sur les PENSIONS CIVILES et MILITAIRES, sur les titres en Bourse et en Banque, fait les achats et ventes au comptant de toutes valeurs se négociant en Banque ou en Bourse. — (3171).

**CIDRE** J'envoie franco et absolument gratis la méthode détaillée pour fabriquer les cidres, bières, vins de raisins secs de 6 à 15 c. le litre; liqueurs, cognac, rhum, kirsch; 80 0/0 économie. Ecr. à M. C. BRIATTE, nég. à Prémont, par Rohain (Aisne). Ajouter 15 c. pour envoi franco. — 4804 — 5 fois.

**CORSETS SUR MESURE**

23, rue Mercière, à l'entresol

ÉTOFFES POUR AMEUBLEMENTS  
Prix de Fabrique

Lyon. — Rue Simon-Maupin. — Lyon.  
(ANGLE DE LA RUE DE LA RÉPUBLIQUE)

**AUX MÉNAGÈRES**

Laveuse américaine du véritable inventeur HARMENS, coule et lave le linge en 1 heure, sans s'en occuper.

15 et 20 fr. au lieu de 25 et 35, contenant 36 et 72 serviettes.

Seau japonais coule et lave en 30 minutes, 8, 11 et 14 francs, contenant 20, 40, 60 serviettes ou autres.

Contre mandat-poste, franco d'emballage CHARLOT et Cie, 16, rue Dn petit-Thouars, Paris.

**20** centimes le rouleau et au-dessus papiers peints en t. genres. rue Hippolyte - Flandrin, 19, près la rue d'Algérie. Envoi de teécars. Echantillons en dehors, sur demande.

**Indicateur de la Boulangerie**

J. VORAZ, directeur

Rue Constantine, 11 — Lyon

Bureau de placement pour les ouvriers boulangers, fondé en 1879, sous le patronage de 400 maîtres boulangers de Lyon. — Placement nuit et jour, des ouvriers boulangers et apprentis. — Spécialité de Ventes et achats de fonds de boulangerie et autres. — Représentations commerciales. — Avances d'argent sur titres et propriétés à tout acquéreur de fonds. — Renseignements gratuits. — Les droits de commission sont payés par le vendeur.

# ARMES

de chasse et de tir  
FABRIQUE ET RÉPARATION  
FOURNITURE ET ÉCHANGE  
Canon Choke-Bored à longue portée  
J. MULLER, rue d'Algérie, 20, Lyon.

**PLUS DE DOULEURS!**  
GUÉRISON SÛRE ET PROMPTE



DES RHUMATISMES  
AIGUS ET CHRONIQUES  
GOUTTE, LUMBAGO  
SCIATIQUE, MIGRAINE, ETC.  
PAR L'EMPLOI  
DE L'ELIXIR  
ANTI-RHUMATISMAL  
DE SARRAZIN  
PRÉPARÉ PAR MICHEL  
D'AIX (PROVENCE)  
**10 fr. LE FLAGON**  
SE TROUVE DANS TOUTES LES  
BONNES PHARMACIES

# MACHINES A COUDRE

Des principales fabriques Françaises et Etrangères

## PERTON & C<sup>ie</sup>

MAISON DE CONFIANCE ET DE BON MARCHÉ

**3 FR.** MACHINES depuis 80 francs, garanties dix années. — Remise au comptant 10 p. cent. **3 FR.** par semaines.

19, RUE DE L'HOTEL-DE-VILLE, 19

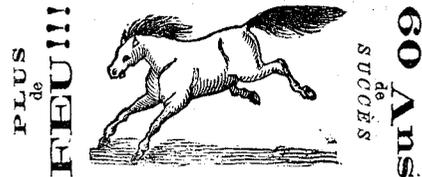
SAISON DES CHALEURS  
42 ans de succès

18 récompenses dont quatre Médailles d'or  
Alcool de Menthe

# DE RICQLÈS

Bien supérieur à tous les produits similaires  
Infaillible contre les indigestions,  
maux d'estomac, de cœur, de nerfs,  
de tête. — Excellent aussi pour la  
toilette et les dents.

FABRIQUE A LYON, COURS D'HERBOUVILLE, 9  
Dépôt dans toutes principales Mai-  
sons de Pharmacies, Droguerie, Par-  
fumerie, et Epicerie fines  
Se méfier des imitations



**LINIMENT BOYER-MICHEL**  
d'AIX (Provence)

Guérison sûre des boiteries, entorses,  
foules, écarts, molettes, courbes, ves-  
sigions, etc.

Le Flacon : 5 fr. chez tous les pharm<sup>ies</sup>

## IL A ÉTÉ PROUVÉ

que le traitement TROUILLEUX, sans mercure, guérissait toujours en secret et à peu de frais, les écoulements nouveaux et anciens. Envoi franco et discret. S'adr. à TROUILLEUX, pharmacien, à Bourgoin (Isère).

Lyon, Achard, cours de la Liberté, 83 (Guillotière); Brunoz, successeur de Davallon, place Saint-Pierre, 2.

## INSECTICIDE FOUROYANT

Destruction infaillible des punaises, puces, poux, mouches, cousins, cafards, mites, fourmis, chenilles, charançons, etc. E. Galzy, fabr., rue Bugeaud, 28, Lyon. — Le kilogr., 12 fr.; 100 gr. p. 1 fr. 95. 6766. — 10 juillet.

**AVIS** L'Elixir Barberon remplace les liqueurs de table les plus recherchées et constitue le meilleur fer-ruginaux. Il active la digestion et fortifie le sang. Dépôt: Pharmacie Auguet, 8, rue Thomassin, Lyon.

Guérison de la

## VARIOLE

par le baume antiseptique du docteur Soulacroix, médecin de la Faculté de Paris, ex-interne des hôpitaux; ce médicament, absolument inefficace, jouit de la propriété de guérir sûrement et avec une rapidité surprenante tous les cas, pour ainsi dire de variole. C'est, en même temps, un puissant préservatif. Dépôt général: Pharmacie BERTRAND aîné, 21, place Bellecour, Lyon.

## MAISON DE SANTÉ ET DE CONVALESCENCE

MEYZIEUX (Isère) près Lyon.

Traitement spécial des affections osseuses et nerveuses, ostéites, caries, suppurations osseuses, rachitisme, déviations de la taille, déformations des membres, hystérie, épilepsie, danse de Saint-Guy, maladies du cerveau, de la moelle épinière et paralysies diverses, anémie et chloro-anémie, pâles couleurs, etc.

HYDROTHERAPIE, ELECTROTHERAPIE, LACTOTHERAPIE.

Un docteur, de la Faculté de médecine de Paris, réside à l'Etablissement.

Omnibus: Quai de la Charité, 4.

## TOPIQUE BERTRAND AÎNÉ



Le seul ayant été breveté et dont la vente a été permise par arrêt de la Cour de cassation du 8 juillet 1854. — QUARANTE ANS DE SUCCÈS. — **INFAILLIBLE** contre les douleurs rhumatismales, les névralgies, sciaticques, congestions cérébrales, ophthalmies, douleurs des reins, fluxions de poitrine, pleurésies, toux rebelles, etc. Peu de maladies ne reçoivent un soulagement immédiat par son application. — Prix suivant grandeur, de 50 c. à 3 fr. — Se vend à LYON, chez l'inventeur place Bellecour, 24. (Franco par timbres ou mandats.)

**AVIS.** — Se méfier des imitations, exiger comme garantie la signature Bertrand aîné, et l'usine ci-contre. — SE TROUVE DANS TOUTES LES PHARMACIES.

## Coco de Malaga supérieur

BOISSON DÉLICIEUSE ET RAFFRAICHISANTE

## A UN CENTIME LE LITRE

En vente dans toutes les Pharmacies, Drogueries et Epicerie, vente en gros: FAURE Frères et C<sup>o</sup>, aux Ollières (Ardèche).